

Bienheureux Maurice Tornay

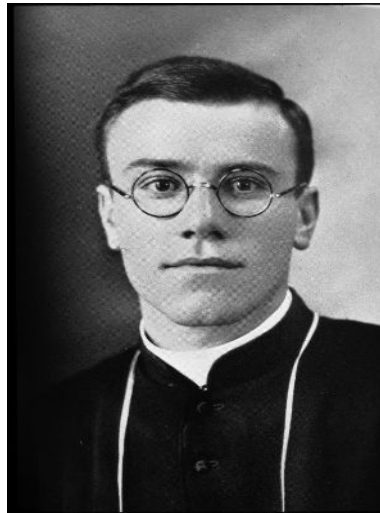


Photo souvenir avant son départ en Chine

Maurice Tornay naît le 31 août 1910 en Suisse, dans le Valais, au sein d'une fratrie de huit enfants. Ses parents profondément chrétiens, modestes paysans, seront le terreau de sainteté de Maurice. Dès sa petite enfance, il désire devenir prêtre. Il adhère à la Congrégation des Enfants de Marie. Il entre au collège de l'Abbaye de Saint-Maurice-d'Agaune (lieu même du martyr de saint Maurice et ses compagnons) : bon élève, studieux et intelligent, ces six ans d'internat lui permettront d'arrondir les angles de son tempérament volontaire et autoritaire parfois à l'excès. Plus que jamais décidé, il déposera sa demande d'admission au noviciat des chanoines du Grand-Saint-Bernard, le 22 juillet 1931 et fait profession simple le 8 septembre 1932. Il restera de santé fragile suite à l'opération d'un ulcère au duodénum. Le régime rigoureux du Grand-Saint-Bernard, aux exigences élevées, convient à son caractère entier et lui permet d'avancer par l'offrande, la prière, la patience, sur la voie de la perfection, en toute humilité et confiance.

En février 1936, il s'embarque à Marseille pour rejoindre des confrères missionnaires au Yunnan (province de Chine) ayant obtenu la permission de ses supérieurs de s'engager en faveur de la Mission du Tibet, malgré sa santé. Arrivé à Weisi le 8 mai 1936, il achève brillamment ses études de théologie, reçoit le diaconat et sera ordonné prêtre le 24 avril 1938. Il apprend le chinois et le tibétain, dirige l'école et le petit séminaire proche de Weisi et en juin 1945 et appelé à remplacer un confrère curé de Yerkalo (Tibet), décédé de la thyphoïde. Maurice se trouve confronter aux lamas (maîtres spirituels bouddhistes tibétains) qui le somment de quitter Yerkalo. Maurice refuse d'obtempérer. Il prépare secrètement un voyage pour Lhasa (capitale du Tibet) afin d'y plaider auprès du Dalai-Lam la cause des chrétiens et la liberté du lieu. Avec l'accord de ses supérieurs et le conseil du Nonce apostolique, il quitte sa paroisse accompagné de quelques serviteurs pour un long et pénible voyage qui aurait dû durer deux mois. Se joignant à une caravane amie, ils sont arrêtés et reconduits jusqu'à la frontière – entre la Chine et le Tibet –, au col de Choula (3000 mètres). A l'orée de la forêt avoisinante, quatre lamas haineux du christianisme, le prennent dans un guet-apens et le tue sauvagement, le dépouille et le laissant dénudé ainsi que son fidèle ami, serviteur Doci, le 11 août 1949. Il avait 38 ans. Il a été béatifié par saint Jean Paul II en 1993.

+ Extrait Lettre à sa famille, 1^{er} mars 1936, « sur la mer bleue » à destination de la Chine

Dieu me garde. Dieu vous garde aussi. Et cette séparation que nous avons volontairement acceptée sera pour nous une cause d'union plus grande au ciel et déjà sur la terre. Il n'y a que la vie de la foi qui compte. Vivons donc notre foi. Pleurons, mais offrons nos larmes à Dieu. Pour moi, je ne vous oublie point. Mais j'ai l'impression que vous êtes si loin, si loin ! La

Rosière, le Valais, quels espaces immenses m'en séparent ! Et je sens qu'une vie nouvelle m'attend dans un *monde nouveau* ; or cela demande beaucoup de peines. Je sais que vous m'aidez à les supporter. En Dieu, on se rapproche. (...)

Je vous embrasse tous très tendrement.

Maurice, Missionnaire

+ Extrait Lettre à sa famille, Hanoi, 27 mai 1936

Mes chers Parents,

Mes chers frères, mes soeurs que j'aime tant,

Mon porte-plume est à sec, comme un vieux tonneau; ne vous offensez pas de ce méchant crayon qui va vous empêcher de pleurer et de lire en même temps : ce sera si peu lisible ; mon cerveau, il y a dedans à peu près autant de désordre que dans le tiroir où vous tenez les ficelles, les papiers, etc. Ne cherchez donc pas trop de logique.

Les missionnaires sont très amusants, sans compliment. Ils entrent chez vous et s'assoient n'importe où, sans vous demander la permission. Ils fument, sans se douter que la fumée puisse vous déplaire. Pour se connaître, suffit de se voir, à peine besoin de se toucher la main ; chez eux, on est chez soi, chez soi, c'est aussi chez eux ; ils nous présentent à fumer, mais ils préfèrent qu'on refuse, parce qu'ils n'ont pas trop de tabac. Voilà comme je vais devenir. M'aimerez-vous encore ? Pour moi, je ne vous oublie point. Quand vous levez la terre, quand vous décombrez, quand vous soignez les vaches, quand vous taillez, quand vous fossoyez la vigne, mes prières sont avec vous. Je vous demande de ne pas vous faire de faux soucis. Si quelque chose d'alarmant se produit, vous en serez avertis aussitôt par télégramme et tout autre moyen. Je ne vous écrirai plus, jusqu'à mon arrivée.



+ Extrait Lettre à sa famille, 9 mai 1936

« Ce que je fais » ? : la même chose qu'au St-Bernard, sauf que j'étudie le chinois, que je prie un peu plus, parce que je suis un peu plus loin de vous...

Joséphine, j'ai reçu ta lettre à Yunnanfou, Oh ! comme elle m'a fait plaisir. Mais, cruelle, ne dis pas que tu ne me verras pas. Bien sûr, je suis presque étonné moi-même du coin où j'ai pu venir m'équouzever ; je ne pensais pas qu'on puisse aller si loin. Oui, mais nous croyons, n'est-ce pas ? Nous croyons au ciel où Dieu nous réunira, nous qui nous sommes séparés pour le servir, où nous veillerons pour toujours, nous regardant les yeux dans les yeux, sans souci pour toujours. Et ce jour vient. Et puis, je pense à vous si souvent ; quand vous vous levez le matin, je suis déjà à 11 heures et même à midi; je vous ai déjà recommandés au Bon Dieu, au bon Père des cieux; quand vous vous dépêchez par les chemins ombreux, quand vous portez la terre, quand vous vous chicanez, quand vous avez soif, quand vous suez, entendez-moi, je suis tout près, car, à chaque instant, je dis à la ste Vierge Marie de prier pour nous, et ce nous, c'est vous.

Et maintenant, j'ai presque fait le tour du monde : j'ai vu et j'ai senti que partout les gens sont malheureux, que le vrai malheur consiste à oublier Dieu, qu'à part servir Dieu, vraiment, rien ne vaut rien, rien, rien.

+ Extrait Lettre à ses confrères en Suisse, 2 juin 1936

Chers confrères, voyez donc notre travail : ramener au Christ ces âmes qui sont peut-être les plus éloignées de son esprit, qui ne comprennent rien, absolument rien à la simplicité de l'Évangile, qui se trouvent satisfaites avec les biens de la terre, qui n'ont pas besoin de Dieu, qui n'estiment les missionnaires de Dieu que pour leur argent.

Mais notre travail, c'est le vôtre, n'est-ce pas ? Et nous allons nous encourager. Au moins, le peu que nous ferons sera fait pour Dieu. Ah ! si nous aimons nos ouailles, non, ce n'est pas pour elles, c'est pour Dieu. Et puis, Dieu nous donnera l'occasion de faire beaucoup. Et puis, merveilleux avantage, on ne peut se fier à personne; on se fie à Dieu et aux confrères. De sorte que si, par impossible, je pouvais encore choisir, je choiserais ce que j'ai choisi.

On est bien, on est heureux en mission. On broie du noir plus qu'ailleurs, mais aussi, les jours de soleil sont plus brillants.

(...)

Voilà le pain qui nous attend. Qui en veut ? Je n'ai pas encore bien goûté son aigre saveur, mais je n'en sais pas non plus de préférable. Ou bien, il pourrait se faire aussi que l'on courre sans résultat, sans voir les clochers, sans entendre les cantiques ; **mais il me semble que courir pour Dieu est une œuvre morale assez grande et assez belle en elle-même, pour se passer de résultat, si la chose était possible.**



+ Extrait Lettre au Procureur, Weisi, 5 juin 1936

Voyez leur dureté de cœur : quand il y a un lépreux dans la famille, on le chasse comme une bête, sans lui donner la moindre nourriture. Quand il meurt, la police le jette à l'eau. On se tue pour des bagatelles. On fume l'opium, pour lequel on se prive de nourriture car, ici, il coûte très cher. On se saoule avec l'eau-de-vie de riz. On ment comme on respire, et on hait l'étranger.

Non, il n'y a rien à espérer de cette génération. Heureux, si nous pouvons faire quelque chose avec la prochaine. Pour ceux-ci, que Dieu s'arrange ; nous tâcherons d'en baptiser le plus possible.

Et maintenant, sachez que lorsqu'on vous dit qu'un village est chrétien, cela ne signifie rien du tout. C'est tout à fait comme dire que la France est catholique. Cela veut dire que les gens sont baptisés, mais cela ne veut pas dire qu'ils ont abandonné les vices du paganisme. Pourtant, c'est bien ceci qui importe. Aussi bien, nous ne visons pas le nombre, nous voulons la

conversion intérieure. C'est dire que nous n'aurons jamais de succès. On dira toujours : « Que font-ils, mais que font-ils ? » Pas grand-chose, sans doute, mais nous serons prêts à être les serviteurs de ceux qui font plus.

+ Extrait Lettre à sa Famille, Weisi, 6 décembre 1936

Mes chers, tout mon cœur est à vous. Tout va bien. [...]

Maurice, [...] ça se prononce: go ngai gui-mên tè hèn ; ça signifie : moi-aime-vous-beaucoup. Quelle langue, ce chinois !



5

+ Extrait Lettre à sa Famille, Weisi, 24 mai 1937

Et vous, mes chers, soyez contents de ce peu et de mes prières, même de celles que je dis quand je suis fatigué, et où il n'y a presque rien, que le seul désir de vous aider qui subsiste. Soyez le plus heureux possible, mais mettez votre cœur là où est votre bonheur. Pas dans l'abondance, ni le malheur dans le manque d'abondance, pas dans la tristesse d'être vieux ou dans celle de vieillir, mais dans l'espoir du ciel. Entretenez-vous avec Dieu. Que Jésus prenne la place que j'ai laissée. Parlez-lui de vos affaires et, quelques fois, parlez-lui aussi de votre missionnaire. Soyez souvent à genoux, dans la chapelle antique et, quelques fois aussi, prononcez mon nom devant sainte Anne.

Si les vitres de la chambre ne tremblent plus aux bruits de notre enfance, qu'elles gardent avec soin les secrets de vos âmes religieuses et votre vie éprouvée de voyageurs sur la terre.

Souvenez-vous de celui qui ne vous oublie point. Aimez, comme jadis, celui qui partout porte votre affection.

Maurice.

+ Lettre à son frère Louis, 24 avril 1938

Mon cher Louis,

Ton frère est prêtre, depuis ce matin. Ce que nous attendions depuis 14 ans, est arrivé... Je te bénis, je bénis Louise et tous vos enfants, de toute mon âme.

Après-demain, je dirai la messe pour tous les miens. Toutes vos larmes, toute notre douloureuse séparation sera là, sur l'autel, avec le Christ immolé; et de mes deux mains, j'offrirai cela au Bon Dieu, pour notre salut. Non, je ne sache rien de plus beau. Je suis seul, mais je suis très heureux, parce qu'ainsi, Dieu est davantage honoré. Toi, mon cher Louis, pense que je [ne] suis prêtre que pour faire du bien, aide-moi par tes prières. [...] Sache aussi que je suis prêtre pour vous; par conséquent, n'aie pas peur de me dire tout ce que tu voudrais. Je t'embrasse très fort, avec tous les tiens.

Maurice.



+ Extrait Lettre à son frère Louis, 30 octobre 1938

Ces matins-là, quand j'étais collégien, je me levais toujours content. Je sortais aussitôt aspirer tout l'air que je pouvais, parce que bientôt il fallait partir. Or, dans mon corps, ce souvenir reste ; encore maintenant, ces jours-là, le réveil peut se taire : je me réveille avant lui. Il restera toujours un peu de terre valaisanne dans mon sang, va ! Je suis un arbre transplanté après la croissance. Ce qui ne m'empêche pas d'être heureux ici. Mais maintenant, adieu, choses d'autrefois ! Un prêtre, c'est un personnage public, donc, tout aux autres. Sois fier d'avoir un frère prêtre ; prie comme Jésus pour que sa foi ne défaille pas. Et crois-moi toujours plus à même de t'aimer et d'aimer ceux que tu aimes.

+ Extrait Lettre à sa sœur religieuse, 12 novembre 1938

Pourtant, quelques-uns doivent devenir prêtres. Je pense à Dieu. Pour moi, chaque jour, je suis moins écouté. Mais Dieu qui ne perd jamais patience, je suis sûr qu'il réussira. Et s'il réussit avec eux, il réussira bien aussi avec nous, car, en vérité, nous ne sommes pas plus indociles. Aussi bien, ayons toujours confiance.

Une expérience : il n'y a que la charité qui compte. Je puis dire que je n'ai presque pas une consolation terrestre et pourtant, je ne vauds rien de plus que ceux qui en ont, car je n'ai pas assez de charité. Bref, cela viendra.

+ Extrait Lettre à sa sœur Joséphine, 14 mars 1940

Maman est fatiguée. Je comprends, après tout ce qu'elle a fait. Pauvre Maman ! Dis-lui que je connais bien le Bon Dieu, et que le Bon Dieu lui donnera la mort qu'elle mérite: une mort douce, celle du travailleur fatigué. Elle rentrera au ciel, comme l'ouvrier qui rentre chez lui, à la fin de son travail.

Et Papa est monté encore aux Crettes ? C'est un brave ! Au reste, je ne le vois pas ailleurs que là. Dis-lui qu'il aura une récompense particulière, parce que, mieux que d'autres, il a aimé ce que le Bon Dieu a fait de plus beau.

A l'un et à l'autre, fais leur entendre que je ne suis pas si loin et que d'ici, je puis leur être utile autant qu'à côté... Mon devoir est de prier. La prière nous a fait ce que nous sommes; elle nous sauvera.

+ Dans le Yunnan en 1945

Porter la croix, cela signifie ne plus savoir ou donner de la tête, espérer contre l'espérance, croire contre toutes les apparences, aimer quand rien n'est aimable.

Il ne faut pas avoir peur, si on nous tue, nous irons tous immédiatement en paradis.

C'est pour les chrétiens que nous mourrons.

À son fidèle serviteur de Yerkalo



*Je veux m'exténuer par amour pour Dieu
À son frère Louis*

